

A ces mots, il se dirigea vers sa caisse, l'ouvrit et y prit une liasse de papiers qu'il avait préparés d'avance.

—Voici vos titres, monsieur, dit-il, en les plaçant sur son bureau.

Et il tendit la main vers le gentilhomme.

—C'est bien, fit le baron, je vais vous en donner un reçu.

—Oh ! c'est inutile, répondit l'avocat. Il suffit que vous me rendiez celui que mon père vous a signé.

Et comme M. de Savenay courbait la tête, ne faisait aucun mouvement pour atteindre son portefeuille, l'homme d'affaires posa la main sur les papiers qu'il venait de déposer devant lui.

—N'avez-vous point ce reçu ? demanda-t-il avec défiance.

—Mon Dieu ! monsieur, je vais vous dire la vérité, balbutia M. de Savenay. Il n'y a pas longtemps que mon père est mort, vous le savez, et, dans les complications de toute espèce que son décès a amenées, ce reçu s'est égaré.

L'homme d'affaires se redressa avec un imperceptible clignement des paupières, et recula sa liasse de titres hors de la portée du gentilhomme.

—Pardou, dit-il. Vous prétendez que je vous dois quatre cent mille francs ; je ne dis pas le contraire, seulement prouvez-le moi, rendez-moi mon reçu.

—Ce n'est qu'un retard momentané qui m'en empêche, monsieur, répliqua le gentilhomme. Dès que j'aurai retrouvé ce reçu, et cela ne tardera pas, je l'échangerai contre celui que je vais vous signer provisoirement...

—Non pas, s'exclama Morinval avec vivacité. Puisque vous êtes sûr de ne pas l'avoir égaré, ce n'est qu'une question de temps. Il est bien plus simple d'attendre quelques jours.

A ces mots, il se leva, saisit la liasse et l'enferma dans sa caisse.

—De sorte, fit nettement le gentilhomme, que si j'ai définitivement perdu ce reçu, vous ne me payerez pas ?

—Je ne dis pas cela, répondit l'avocat. Seulement en affaires tout doit être irréprochablement régulier. S'il s'agissait d'un autre que vous, monsieur le baron, je serais en droit de lui dire ceci : Qui me prouve que mon père ne vous a pas remboursé ?

—Plait-il ? fit de M. de Savenay avec hauteur. Me supposez-vous capable...

—A Dieu ne plaise ! interrompit Morinval, en protestant contre cette pensée coupable avec un geste éloquent ; mais enfin je suis dans mon droit. Apportez-moi mon reçu et tout sera dit, je ne sors pas de là.

Le baron comprit cette fois qu'il était en face d'un fieffé coquin. Il n'avait rien à répliquer. Il se leva, s'inclina à peine et sortit.

Décidément, cette fortune était à jamais perdue pour lui. Comment, en effet, retrouver cet insaisissable papier, qui, depuis plus de deux mois, s'était soustrait aux plus minutieuses investigations ?

Il accepta douloureusement, mais courageusement sa ruine, quitta l'appartement qu'il occupait, vendit, à son grand regret, la moitié des meubles qu'il avait apportés. Parmi ceux-là figurait le vaste fauteuil que son père affectionnait, mais ce fauteuil était si grand qu'il n'était pas possible de le garder.

M. de Savenay installa donc sa femme dans un modeste logement de la rue Sainte Anne.

La baronne était dans un état de grossesse très-avancé. Quinze jours après, c'est-à-dire vers la fin de mai 1852, elle mit au monde une fille jolie, fraîche, blonde, à qui l'on donna le nom de Berthe.

Quant à la pauvre mère, fatiguée de tant de déplacements successifs, sensiblement affectée de la perte matérielle que son mari venait de faire, elle ne se releva point du lit sur lequel elle s'était couchée. Après deux mois de souffrances atroces, elle fut emportée par une péritonite aiguë.

C'était une nouvelle épreuve pour le baron. Après sa fortune, sa femme. Il ne lui aurait plus manqué que de perdre son enfant. Fort heureusement, le ciel lui épargna cette douleur. Mais il ne sortit pas sain et sauf des malheurs multipliés dont

le sort l'accablait. Ses cheveux et sa barbe grisonnèrent, le moral s'affecta, le découragement s'empara de lui. — Un homme à la mer !...

Dans le principe, il ne s'occupait de sa fille que par devoir. Mais, à mesure que l'enfant grandit en grâces, en beauté, en esprit, il se prit à l'aimer de toute la force des affections qui lui manquaient. Tout ce qu'il pouvait distraire des besoins de la maison, c'était à sa fille qu'il s'appliquait.

Il fut généreusement secondé dans cette tâche par Marguerite, une Suissesse que le feu baron avait autrefois prise à son service et qui resta inébranlablement fidèle à la mauvaise fortune de son maître.

L'éducation de Berthe fut une des plus lourdes charges que le baron eut à subir ; mais il ne lésina pas. Sans vouloir faire de sa fille un prodige, il ne pouvait pas permettre qu'elle déchût de son rang et qu'elle ne portât pas bien haut jusqu'au bout le nom de Savenay qui s'éteignait avec elle.

Avec les quatre mille cinq cent francs de rente qu'il avait trouvés dans le secrétoire de son père, et les quarante mille francs de dot que lui avait apportés sa femme, c'est-à-dire avec six mille francs de revenu, il sut pendant dix-huit ans suffire à tous les besoins, et non-seulement faire vivre trois personnes, payer un loyer onéreux, élever Berthe, mais encore la conduire dans le monde et y tenir dignement sa place.

C'était un tour de force assurément. Peut-être lui aurait-il été impossible de l'exécuter si la fidèle Marguerite ne l'avait pas secondé.

L'éducation de la jeune fille, toute bourgeoise que la trouvât le baron, avait eu cela de bon qu'elle l'avait préparée sans effort à la vie qu'elle devait mener, une fois sortie de son pensionnat. Grâce à son habileté, jamais note de conturière, de modiste ou de lingère ne fit sa brèche formidable dans la caisse aride du gentilhomme. Marguerite et Berthe suffisaient à tout, se multipliaient.

Seulement le baron sentait chaque jour plus atrocement combien ses ressources étaient insuffisantes. Et il rêvait au moyen de les augmenter. En outre, Berthe venait d'avoir dix-huit ans, elle était jeune et jolie, elle pouvait plaire, être aimée, aimer... Cette seule pensée faisait dresser les cheveux du malheureux père.

C'est, poursuivi par ce cauchemar, c'est dans l'espoir de constituer une dot à sa fille, que, surmontant ses antipathies pour le négoce, il avait offert à Raphaël de le commanditer.

Le baron de Savenay tourneur en bois !

C'est, à lui avait fallu un grand courage pour en venir là, et Raphaël était assurément le seul homme à qui il aurait osé faire de telles ouvertures.

Quels liens les unissaient l'un à l'autre ? Quelles circonstances avaient rapproché ces deux antipodes de la société : le gentilhomme et l'ouvrier ?

C'est ce qu'il reste à expliquer, avant d'entrer dans l'action de ce drame émouvant.

FIN.

LA SECONDE PARTIE A POUR TITRE :

A LA RECHERCHE DE SON PERE !

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

A partir du 12 Avril prochain, \$600 de primes par an.